Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1938)
Heft: 107

Artikel: Études critiques : un mystique protestant
Autor: Baroni, Victor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380335

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UN MYSTIQUE PROTESTANT

> Si le mysticisme doit transformer l'humanité, ce ne pourra être qu'en transmettant de proche en proche, lentement, une partie de lui-même.
>
> Le mysticisme ne dit rien, absolument rien, à celui qui n'en a pas éprouvé quelque chose.
>
> BERGSON.

Les *Archives de psychologie* viennent de s'enrichir d'un document précieux en publiant la savante étude du professeur Georges Berguer intitulée *Un mystique protestant, Auguste Quartier-la-Tente (1848-1936). Fragments de son journal intime.* Elle se rattache étroitement à cet autre riche dossier psychologique donné à la même revue il y a vingt-deux ans par le regretté Théodore Flournoy : *Une mystique moderne, Mlle Vé.* Ces grandes pages au texte serré, débordantes de vie spirituelle, accompagnées des remarques d'un psychologue avisé, sont une lecture singulièrement attachante et instructive.

En ouvrant le livre, le lecteur est accueilli par deux portraits du héros : l'un nous montre une figure de vieillard, rayonnante de paix, de bonté, d'intelligence ; l'autre, un homme simple, assis sur l'herbe à l'ombre des frondaisons, levant la main dans un geste enthousiaste, la joie dans les yeux. Cet homme, Auguste Quartier-la-Tente, est mort en 1936 dans sa quatre-vingt-neuvième année à Genève, où il avait passé toute sa vie. Dans sa jeunesse, il n'a pas suivi d'autres classes que celles de l'école primaire, et dès lors, il a gagné sa modeste existence comme ouvrier pâtissier, pareil à ce frère Laurent, l'un des plus purs mystiques du XVIIe siècle, qui cultivait la présence de Dieu, près de ses fourneaux, dans la cuisine où il apprêtait les repas d'un couvent de Carmes déchaussés à Paris.

Deux visages aimés ont laissé une empreinte durable dans son âme : celui

d'une sœur unique, morte à quarante-deux ans, et surtout celui de sa mère, qu'il perdit lorsqu'il avait déjà cinquante-quatre ans. Extérieurement, rien de plus simple, de plus banal, que cette vie d'ouvrier honnête. L'exemple de sa vaillante mère, longtemps aux prises avec la misère, et l'enseignement de l'Eglise nationale protestante, à laquelle il restera fidèle, lui ont appris une piété saine, faite de confiance envers Dieu et de dévouement pour ses frères malheureux. La sensualité de sa robuste nature tiendra toujours en alerte sa volonté morale ; mais il n'en sera pas obsédé. S'il renonce à se marier, ce n'est pas par phobie de la femme ni par horreur de tout ce qui touche à la sexualité, c'est plutôt par goût d'indépendance, et aussi parce que son cœur a trouvé des satisfactions et un état d'équilibre sur un plan supérieur. Car au dedans de cette vie, si quelconque pour l'extérieur, quelle étonnante richesse !

A trente-sept ans, il passe par une crise qu'on peut appeler une conversion, bien qu'il ne s'agisse pas du passage d'une vie de désordre à une vie d'obéissance ; c'est plutôt l'accès à un niveau spirituel longtemps désiré, c'est l'envahissement par le Christ lui-même d'une âme tourmentée qui s'épuisait en efforts impuissants. L'obstacle contre lequel s'acharnait sa bonne volonté, c'était un sentiment de jalousie à l'égard de collègues d'atelier peu aimables. Il essayait vainement de surmonter une antipathie que réprouvait sa conscience, et c'est au moment même où il renonce à une lutte stérile que la grâce le submerge : « J'avais lutté jusqu'au sang », dit-il, « et, tous mes efforts nuls, je m'étais rendu, brisé, vaincu, mort ; et ce n'est que dans la mort qu'il m'avait saisi ». Désormais, il a un cœur nouveau. Pendant plus de cinquante ans qui lui restent à vivre, un mot, l'un des derniers qu'il ait formulés, résume tout pour lui : « Je reste attaché à Christ, comme le sarment au cep. J'y suis, j'y reste ».

Comme beaucoup de mystiques, Quartier s'est senti poussé à mettre par écrit les merveilleuses grâces dont il était l'objet, à la fois pour mieux en garder le souvenir et dans le secret espoir de rendre service à d'autres âmes. Ces cahiers, qu'il a confiés à son ancien pasteur M. Georges Berguer, ne pouvaient être publiés *in extenso*, tant à cause de la surabondance du texte que du désordre qui y règne : c'est un témoignage spontané, ce n'est pas un ouvrage composé. En psychologue expérimenté, M. Berguer a su extraire de ces cahiers touffus, et même confus, les passages qui lui ont paru les plus importants et les plus caractéristiques.

Ces notes de Quartier, on ne saurait les lire sans émotion. Ce n'est pas de la littérature, certes ; c'est plus que cela : le jaillissement sans apprêt d'une âme que Dieu dirige et inspire. Qu'importent les maladresses du style, au regard de cette vie spirituelle en travail constant, de ces élans de foi et d'amour qui atteignent « aux plus hauts degrés du lyrisme », dit M. Berguer : « La possession du monde entier n'est rien à côté de sa présence en moi. En avant !... En toi j'ai fiancée, parents, amis, fortune, paix, joie et amour débordant pour tous ».

Sous le titre *Vaincu et mort*, les premiers fragments nous font assister à la mystérieuse et paradoxale collaboration de l'homme avec Dieu : constamment, notre mystique tend toutes ses énergies, non pas aux neuf dixièmes, comme il dit souvent, mais aux dix dixièmes, et cependant c'est toujours quand il s'avoue « vaincu et mort », que la victoire lui est donnée ; c'est alors que le Christ s'empare entièrement de lui et triomphe de toutes les résistances. D'une part, Christ « ne peut rien faire sans ma volonté, à moins d'être résolu de toute mon énergie » ; d'autre part, hors de Christ, nous ne pouvons rien faire. « Christ en moi, je suis rayonnant de gloire. »

Les fragments suivants, où reviennent souvent les mots *foi nue* ou *absolue* et *Christ voilé*, nous entraînent plus haut dans la vie mystique vers le pur amour, l'amour dépouillé de tous les sentiments qui exaltaient l'âme croyante et la soutenaient. Ici encore, nous sommes devant un paradoxe de la vie : d'une part rien de plus douloureux, et d'autre part rien de plus glorieux et même de plus joyeux, que de marcher par la foi seule, lorsqu'on ne sent pas la présence de l'Ami, lorsqu'on « prie dans le vide et le néant », quand on est « sec et glacé ». « Jamais nous ne l'aimons autant que quand Il n'est pas en nous vivant » (c'est-à-dire sensible). « Oh ! comme nous l'apprécions quand il est voilé. Oh ! comme nous l'attendons avec ardeur. Oh ! comme nous demeurons scellés en Lui dans un sombre néant. Il semble que c'est notre vie réellement qui est partie ! Oh ! quels progrès on fait ! comme on devient fort ! »

Cette douloureuse purification de la foi et de l'amour, dont il a fait occasionnellement l'expérience partielle, prend un caractère tragique dans une crise de quelques jours (décembre 1906), *les neuf jours d'agonie*. Il descend dans les plus épaisses ténèbres. Les profondeurs obscures de son âme sont ébranlées. Sa mère et sa sœur défuntes lui apparaissent comme pour le soutenir. Il connaît une détresse qui fait chanceler sa raison et dépasse en horreur toutes les autres souffrances. Du fond de l'abîme, cet homme sans culture trouve les mêmes accents que Pascal : « O Christ, seulement à présent, je comprends ton agonie en Gethsémané (mon âme est triste jusqu'à la mort) et qu'il faille un ange pour te donner du courage... Mais dans cet effrayant isolement, tu as marché quand même. C'est là ta plus grande gloire : noir néant, abandonné de ton Père, et obéissant quand même : et tu veux, ô Christ, que nous partagions cette gloire sublime... Oui, la plus belle gloire est de marcher en avant dans le néant, ne regardant qu'à Christ seul, refusant d'écouter les insinuations de l'ennemi qui crie sans cesse : Tout est illusion en Christ ».

Après cette dure épreuve, la vie de communion avec Christ poursuit un cours plus paisible, avec cependant ses temps de *luttes et d'oscillations*. Au contact des réalités quotidiennes, l'amour doit résoudre bien des problèmes et surmonter bien des obstacles : il n'est pas facile, par exemple, d'allier dans une juste mesure la fermeté avec la bonté ; il faut aussi apprendre à vieillir et à voir s'approcher la mort, et découvrir qu'« on reste jeune tant qu'on aime en Christ ».

Sous la rubrique *Questions d'Eglise et divers*, une dernière série d'extraits

manifeste un esprit libre, qui a trouvé en dehors des opinions reçues la norme de ses jugements. Rien en lui de «môtier», comme l'atteste cette phrase surprenante sous la plume d'un Genevois calviniste : « Jeudi : Soirée au Kursaal, féerie inouïe ; j'y suis en plein Christ ». Nous ne trouvons pas trace chez lui de ce qu'on a appelé la « scrupulite protestante » (dont le représentant le plus notoire que nous connaissions est saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise, et maître par excellence de la théologie morale catholique !) Dans ses jugements sur l'Eglise, en particulier devant certains propos peu équitables de catholiques, il fait preuve d'une grande charité, mais aussi de fermeté. Il s'élève au-dessus des clans : « Nous avons peur des libéraux, peur des catholiques, peur, encore peur, quand toute puissance est à nous ». « Quelle est l'Eglise selon le cœur de Christ ? C'est l'Eglise qui aime le mieux ; car c'est la seule marque où je reconnais mes disciples » (allusion à Jean XIII, 35). Sur la Bible, il n'a pas de théorie préconçue, mais il formule son expérience en ces termes, qui rejoignent la doctrine de Calvin : « La Bible est aussi transparente qu'un cristal : tout y est pur et naturel, comme si je l'écrivais moi-même ; car tout est don ; c'est sous l'inspiration du Saint-Esprit qu'elle a été écrite, et ce n'est que par le Saint-Esprit qu'elle peut se comprendre ».

Après avoir judicieusement choisi et classé ces larges coupures faites dans le journal intime de Quartier, M. Berguer présente les remarques que lui suggèrent ces documents. Il fait observer que le caractère dominant de ce mystique protestant est *le christocentrisme*. Comme pour saint Paul et pour saint Jean, Christ est pour lui le principe d'une vie nouvelle ; il croit à la présence réelle du Christ dans son âme, à tous les instants, malgré certaines éclipses de la sensibilité. Il y a dans les sentiments de Quartier des moments de sécheresse, d'absence, et des moments d'enthousiasme, de plénitude, sans qu'on puisse discerner un rythme régulier dans ces oscillations de la sensibilité, sinon que dans les dernières années la paix et la joie dominent, au point qu'il dira : « Ma vie n'est qu'un cri de reconnaissance continuelle... Tout mon être crie ton amour, moi le tout dernier des pécheurs ».

M. Berguer se demande si les moments d'exaltation et de ravissement chez notre mystique doivent être assimilés à des extases (p. 112), et il se résout à employer cette expression pour les désigner, mais il fait bien remarquer que « l'extase, chez Quartier, semble impliquer un *summum* de vie plutôt qu'un instant d'inconscience. Elle apparaît comme génératrice de force et dispensatrice d'énergie morale. Elle évoque la *plénitude* et non la vacuité ». Peut-être vaudrait-il mieux réserver le terme d'extase (au moins quand on parle le langage technique de la psychologie) à des expériences dans lesquelles se produit une rupture de la conscience psychologique. Il faudrait alors conclure que Quartier n'est pas un extatique, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas un mystique, et même un mystique de grande classe. Car si nous donnons au mot mysticisme le sens qu'il a dans les travaux d'Henri Bremond et dans le dernier livre de Bergson, nous renoncerons à voir dans l'extase un trait essen-

tiel et comme le point culminant du mysticisme chrétien. Bien loin d'être l'aboutissement de la vie mystique, l'extase en serait parfois le prélude chez les individus dont la résistance nerveuse est insuffisante pour une si haute expérience. Pour parler avec Bergson, l'extase serait un de ces états anormaux, un de ces troubles passagers dus au « bouleversement » qui marque dans certains cas, pas nécessairement dans tous, « le passage du statique au dynamique, du clos à l'ouvert, de la vie habituelle à la vie mystique »(1). Ou, comme dit Bremond, elle serait un de ces « à-côtés de la vie mystique, dus à la faiblesse, à l'imperfection, à l'insuffisante spiritualisation de l'instrument humain, qui diminuent avec les progrès de celle-ci ». « L'extase », continue le grand historien-psychologue, « — et je restreins ce nom présentement aux phénomènes d'inhibition, d'insensibilité temporaire, d'immobilité et de contracture, de courbature subséquente, de soustraction partielle aux lois de la pesanteur, de paroles et gestes automatiques — n'est pas un honneur ni une puissance ; elle est un tribut payé par les mystiques à la fragilité humaine. »(2) C'est ce genre d'extase qui a préludé à l'épanouissement spirituel de Mlle Vé, la mystique moderne de Flournoy ; dans son cas, on saisit sur le vif ce qu'il y a dans cette expérience d'accidentel, d'anormal et de provisoire : c'est comme une compensation (providentielle si l'on veut), une cicatrisation spirituelle du malheureux traumatisme dont Mlle Vé fut victime dans sa jeunesse. Si nous ne trouvons rien de semblable chez Quartier, ne serait-ce pas qu'il a eu un développement plus régulier et plus harmonieux, une organisation psychique plus robuste, ou, comme le dit si bien M. Berguer, « ne serait-ce pas que ses états d'âme présentent un caractère plus sain que chez d'autres mystiques, et que toute l'orchestration morbide qui accompagne en général de pareils phénomènes est absente ici ? » Si l'on parle encore ici d'extase, ce sera dans le sens le plus élevé et un peu vague de ce mot, et principalement pour désigner « la plus durable, la plus parfaite et la plus sûre des extases, celle *de l'œuvre et de la vie* », comme disait saint François de Sales, c'est-à-dire « une vie qui est, en toutes façons, hors et au-dessus de notre condition naturelle ». Dans cet état, l'homme naturel est dépossédé de lui-même, envahi par une Présence divine qui s'empare de toutes les puissances individuelles pour produire les actions de la sainteté et de l'amour. Si tel est bien le mysticisme chrétien, il faut reconnaître à Quartier la qualité de mystique.

Après avoir décrit ce mysticisme, qui nous apparaît comme la plus haute forme de la vie, l'accomplissement du christianisme, peut-on sans profanation en poursuivre l'analyse ? On se convaincra aisément de l'intérêt et de l'utilité de cette investigation, en lisant ce que le professeur genevois, si bien informé des dernières méthodes, nous dit des « racines biologiques » du processus mys-

(1) BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion.* 8e éd. Paris 1932, p. 245. — (2) H. BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France.* Tome II, p. 591.

tique ; deux forces sont à l'œuvre, l'instinct sexuel et l'instinct combatif, comparables à l'humus sur lequel croissent les fleurs. « Nous saisissons là sur le vif », dit M. Berguer, « ce qui fait le propre de la vie mystique ; ce n'est pas la suppression des caractères primordiaux de la vie instinctive, mais bien une élévation au sublime des instincts primaires et l'établissement sur un plan nouveau et supérieur du fond humain que tous nous portons en nous... L'être qui a passé par cette sublimation en reste singulièrement ennobli ».

Si l'on examine de plus près cette sublimation, on la voit s'opérer par un double mouvement d'introversion et d'extraversion, rythme vital de repliement et d'expansion, qui est l'un des caractères principaux du mysticisme chrétien. Plus la communion se fait étroite avec le Christ intérieur, plus se manifeste l'impulsion à la faire rayonner dans les relations sociales, dans la vie quotidienne, comme si le ressort de l'âme, ramené sur son centre, se détendait d'autant plus fort qu'il s'était contracté davantage. Il semble que la puissance d'action soit d'autant plus grande que la vie intérieure est plus intense. Sur cette voie de l'extraversion, notre mystique protestant va plus loin, semble-t-il, que certains catholiques célèbres, dont le symbole préféré était l'enfant reposant sur le sein de sa mère. Quartier, lui, nous dit : « Un petit enfant porté par sa mère n'a point de gloire, mais un petit enfant qui va seul dans la forêt sans sa mère, ça c'est quelque chose ». Il ressent à un très haut degré le devoir de l'action bonne, comme le montre bien cette note du 12 octobre 1912 : « *Il* est en moi. Journée magnifique, travail inouï. J'aime avec passion mes frères de travail. Je ne m'occupe pas de cette présence qui rayonne en moi ; mais, résolu, je cours dans l'obéissance et dans l'amour ; car *cette présence m'est donnée, non pour l'extase, mais pour obéir et aimer* ». Christ est devenu « le moteur » de son âme, selon l'une de ses images favorites. Libre de toute entrave, il « fonce en avant », surpassant en quelque sorte la religion dogmatique et traditionnelle, tout ce qui est formule figée et rite stéréotypé. Pour employer la terminologie bergsonienne, de la religion statique il s'est élevé à la religion dynamique ; la force créatrice s'est frayée en lui un chemin.

Cette force jaillissante aboutit parfois, dans les cahiers de notre mystique, à des phrases écrites en gros caractères, que M. Berguer appelle des « formules-obsessions », parce qu'elles reparaissent assez souvent, sous des formes semblables, comme des refrains. Ce sont à la fois les conclusions des expériences passées et des mots d'ordre pour l'avenir. Elles trahissent le souci du mystique de rester fidèle à la lumière reçue. M. Berguer avance ici une très intéressante hypothèse psychologique, à savoir que l'apparition de ces formules, chez cet homme affranchi de tout verbalisme religieux, est analogue à la genèse des confessions de foi dans l'histoire ; ces confessions, au moins dans la primitive Eglise, n'auraient pas été le résultat de la spéculation et de la discussion théologique, mais l'expression inspirée, spontanée, de la vie débordante. D'où cette très importante remarque : « Il y aurait lieu d'accentuer la part de l'élément affectif dans l'histoire des Dogmes qu'on a traitée jus-

qu'à présent d'une façon trop exclusivement rationnelle ». M. Berguer confirme ainsi ce qu'il avait déjà dit dans l'introduction à sa *Vie de Jésus*, sur l'aide que la psychologie doit apporter à la critique historique.

Psychologie et histoire ! Est-il nécessaire de rappeler, dans ce temps où l'on porte volontiers sur les choses et sur les gens des jugements sommaires et agressifs, que ces deux méthodes d'investigation sont légitimes et nécessaires, mais qu'elles ne doivent pas avoir la prétention de remplacer la théologie dogmatique ? M. Georges Berguer l'ignore moins que personne. Le bel exemple de sa carrière laborieuse doit nous rappeler que toute recherche loyale dans le domaine des faits est un enrichissement, et qu'il serait dangereux pour la pensée chrétienne de ne pas en tenir compte. Bien des idées fausses deviennent monnaie courante pour ne pas avoir été suffisamment confrontées avec les faits.

Venant après les admirables travaux de Flournoy sur Mlle Hélène Smith(1) et sur Mlle Vé, après ceux de M. Pierre Bovet(2) et de quelques autres, l'ouvrage de M. Berguer sur *Un mystique protestant* continue un genre d'étude et une méthode de recherches qui font honneur à notre pays. Ces monographies sur des contemporains, dont l'observation est relativement aisée, apportent une précieuse contribution aux travaux qui se poursuivent de nos jours sur les grands mystiques du passé et pour lesquels il faut se contenter parfois de textes incomplets ou d'une authenticité douteuse. Ces études sur le mysticisme chrétien n'ont pas encore dit leur dernier mot, mais n'est-ce pas à elles déjà que nous devons la place éminente que le christianisme « dynamique » a prise dans la pensée d'un grand philosophe contemporain ? « Rien n'empêche le philosophe », écrit M. Bergson, « de pousser jusqu'au bout l'idée que le mysticisme lui suggère, d'un univers qui ne serait que l'aspect visible et tangible de l'amour et du besoin d'aimer, avec toutes les conséquences qu'entraîne cette émotion créatrice... »(3)

Victor BARONI.

(1) *Des Indes à la Planète Mars* (Genève-Paris, 1899). Voir aussi de W. Deonna, *De la planète Mars en Terre sainte* (Paris 1932). — (2) En particulier *Le sentiment religieux et la psychologie de l'enfant* et *L'Instinct combatif*, dans Collection d'actualités pédagogiques, éd. Delachaux et Niestlé. Neuchâtel et Paris. — (3) *Les deux sources*, p. 274. Les deux citations placées en tête de cet article se trouvent aux pages 251 et 254.